

Elle a relaté des destins exceptionnels de femmes

Geneviève Chauvel :

Aïcha fut l'héritière du message de l'islam

En ces temps où, en Occident, s'accroît le nombre d'auteurs dont le fonds de commerce est le dénigrement de l'islam, voici une écrivaine française qui tente sincèrement de remettre les pendules à l'heure. Depuis des années, Geneviève Chauvel s'efforce de retracer la vie de femmes qui, selon elle, ont laissé des traces indélébiles sur le destin des hommes. Dernière en date : « *Aïcha, la bien-aimée du Prophète* », seule exception non européenne dans l'oeuvre de l'auteur. Auparavant, « *Saladin, rassembleur de l'islam* » y avait fait office de seule exception masculine.

Propos recueillis par : Mohammed Al Saadi

Photographies de : Youssef Al Qais

Geneviève Chauvel a pâti dans sa quête d'un éditeur pour la publication de sa biographie romanesque d'Aïcha bint Abi Bakr, d'aucuns qualifiant même son oeuvre de « catéchisme pour musulmans ». On lui a réclamé un récit « à scandale », diffamatoire et sensationnel, à l'instar de ce qui se publie habituellement en Occident. Elle a refusé de changer une virgule et persévéré jusqu'à rencontrer un éditeur impartial : Stéphane Watelet, directeur des *Editions Télémaque*. La préface du livre a été rédigée par Djelloul Seddiki, directeur de l'Institut de théologie de la grande mosquée de Paris, qui n'avait décelé aucun propos offensant dans le manuscrit. Et nous en convenons avec lui après avoir lu le livre, pour l'écriture duquel Geneviève Chauvel a indiqué avoir consulté des

dizaines de références, traduites en français, d'historiens et chroniqueurs arabes tels que Tawhidi, Tabari, Ibn Hisham, Ibn Isshàq, etc., ainsi que des traductions du Coran.

Retour impromptu en Syrie

Mais la femme de lettres, qui a étudié l'économie et le droit (d'abord à Alger, puis à Paris), a exercé le métier de journaliste en sa jeunesse, couvrant les « points chauds », tels que le Vietnam, la guerre de juin 1967 (du côté jordano syrien), la guerre d'octobre 1973 et la plupart des guerres d'Afrique... Elle a également réalisé des films documentaires, dont « *Palestine 73* ». Surtout, elle a été photographe de presse de talent. Aussi possède-t-elle une précieuse photothèque comprenant, entre autres, des portraits de dirigeants, dont feus Anouar Sadate, Yasser Arafat, le roi Fayçal ibn Abdel Aziz, le roi Hussein et le regretté Cheikh Zayed, *Dieu bénisse sa poussière**, auquel, en 1975, elle a rendu visite dans la ville d'Al Ain, en compagnie de feu son époux (décédé en 1986). De cette visite, elle garde fièrement de magnifiques photographies, en noir et blanc. Quelque 33 ans plus tard, elle s'est rendue de nouveau aux Emirats, ce qui lui a fourni l'occasion d'accorder à *Zahrat al-Khaleej* un long entretien, dont voici quelques extraits :

. **Qu'est-ce qui incite une écrivaine occidentale, chrétienne de croyance et d'éducation, à s'intéresser à l'islam ?**

- C'est *maktoub* [elle l'a dit *in texto*, en arabe]. Lorsque j'avais trois mois, ma famille s'est installée à Deir Az-Zour, en Syrie, où mon père venait d'être muté, et nous y sommes demeurés trois années. Or la petite enfance revêt une importance capitale. Le bébé s'y ouvre au monde, s'immerge dans l'air ambiant, s'imbibe de ses odeurs, exhalaisons et voix. Ensuite, nous avons emménagé en Algérie, où j'ai terminé mes études secondaires avant d'entamer un cursus universitaire. Puis, nous avons dû quitter le pays, en raison des événements. A

ce moment, je ne voulais plus entendre parler du mot *arabe*. Auparavant, en 1961, le destin avait voulu que je rencontre Jean-François Chauvel, jeune journaliste venu couvrir la guerre d'Algérie. Nous nous sommes mariés. Et j'ai demandé à l'accompagner dans ses déplacements professionnels. Et – ô surprise ! – le premier voyage a été effectué en... Syrie, pays de ma lointaine enfance, puis en Arabie Saoudite. J'ai compris alors que les vrais Arabes se trouvaient là-bas, dans le désert. Aux bords de l'Euphrate, a jailli une réminiscence de ces parfums et voix enfouis dans les tréfonds de ma mémoire. J'ai été séduite par la région et ai commencé à tenter de comprendre le problème palestinien.

« Mrs Bell a lutté contre le communautarisme en Irak »

. Vous avez relaté la vie de huit femmes et d'un seul homme : « *Saladin, rassembleur de l'islam* », titre de votre ouvrage paru en 1991. Quel est le secret de ce choix ?

- En 1986, la disparition de mon époux, terrassé à 58 ans par une septicémie généralisée, m'a tant affligée que je suis devenue une quasi religieuse, approfondissant mes connaissances en sujets spirituels. J'ai choisi Saladin car, en Occident, les gens connaissent son nom ; cependant, ils ignorent souvent qu'il n'était pas seulement un chef de guerre émérite, mais également un haut symbole d'intelligence, de sagesse, d'hospitalité, de générosité, de magnanimité, de tolérance, d'esprit de dialogue et d'ouverture à l'autre. Il a dialogué avec les princes chrétiens, débattu avec eux, reconnaissant ce qui était à leur actif et clamant ce qui était à leur passif. Ainsi a-t-il, entre autres, loué leur courage et leurs aptitudes guerrières, et admiré le fait que la plupart d'entre eux maniaient avec éloquence la langue arabe, allant même jusqu'à citer des versets du Coran. En revanche, il a, par exemple, réfuté le principe de la Trinité chrétienne, opposé à l'unicité de Dieu.

. La biographie de la Britannique Gertrude Bell, héroïne de votre roman « *L'Amazone du désert* » (2005), s'inscrit-elle dans le cadre de l'intérêt que vous portez à

l'histoire de la région arabe et sa géographie ?

- Oui, parfaitement. Car cette extraordinaire aventurière a aimé, sincèrement à mon avis, les Arabes et leur langue. Elle a sillonné le désert pour connaître les bédouins et étudier leurs coutumes et us. Elle les trouvait plus dignes d'intérêt que les élégants gentlemen des salons londoniens, plutôt ennuyeux à son goût. Elle a influencé la politique britannique pour faire en sorte que l'Irak fût constitué comme premier Etat arabe moderne, à la tête duquel a été placée la dynastie hachémite. Gertrude Bell était si perspicace qu'elle a oeuvré, discrètement, pour unifier les tribus d'Irak et faire prévaloir le sentiment national et l'esprit d'appartenance à un Etat au détriment des considérations ethniques, religieuses et communautaristes. Aujourd'hui, plus que jamais, on peut se rendre compte de l'importance de tout cela dans un pays comme l'Irak.

. Deux ans après, en 2007, votre dernier livre a abordé la même région, mais 13 siècles auparavant. Comment vous est venue l'idée d'écrire « Aïcha, la bien-aimée du Prophète » ?

- J'ai réalisé une chose : pour comprendre l'âme arabe, il est inéluctable de comprendre l'islam. Je n'ai pas voulu écrire une énième biographie de Mohammed. Or Aïcha a été l'héritière par excellence de son message. Malade, présentant l'imminence du passage à la *Compagnie Haute*, il a voulu être avec elle ; elle, et nul autre. Après sa mort, entre les bras d'Aïcha, celle-ci a dit : « *J'ai bu son dernier souffle* ». Parmi ses épouses, elle avait été la seule en présence de qui l'Archange Gabriel s'était manifesté à lui. Et elle lui a survécu 47 ans pour diffuser son message, le documenter et l'interpréter, ratifier le Coran et les hadiths, dont elle a consigné 2210. Elle a accompagné l'islam dès sa genèse. Née musulmane, elle a vécu musulmane, épouse bien-aimée du Prophète et fille du premier compagnon, qui fut aussi le premier des Califes inspirés. Elle est morte musulmane. Aïcha n'a été ni contrainte ni forcée à se convertir. Elle a été musulmane par conviction sincère et profonde. Sa vie est synonyme du récit de

l'apparition de l'islam. Je pense que le Prophète l'a élevée à cette fin, de même qu'il a élevé Zayd ibn Haritha, après l'avoir affranchi et adopté. A tous deux, il a prodigué enseignements, préceptes, éducation, leur récitant les versets et les hadiths, les incitant au savoir, et surtout leur octroyant toute sa confiance. Aïcha a appris très jeune à lire et écrire, par les soins de son père Abou Bakr, le sage et l'érudit. Lorsqu'elle eu été fiancée au Prophète, elle a reçu une éducation intense, qui a fait d'elle l'une des personnes les plus savantes de son temps.

« L'islam, une révolution pour les femmes »

. Et vous, qu'avez-vous appris d'elle ?

- Beaucoup. D'abord, comme je l'ai souligné, pour discerner l'âme arabe, il faut connaître l'islam ; et ce afin de bannir le détestable esprit belliqueux et bâtir un véritable dialogue constructif. Or j'ai appris l'islam au travers de la biographie d'Aïcha. Ensuite, j'ai réalisé que, au septième siècle en Arabie, l'islam a constitué une révolution pour la femme, jusqu'alors réduite au statut de « pondeuse » d'enfants, sans aucun droit, ni en héritage ni en aucun domaine. Parfois même, elle était tuée à la naissance. Aïcha elle-même a failli connaître ce sort si ce n'était l'interdit prononcé par Mohammed. Ce dernier, par ailleurs, manifestait pour les femmes un respect peu commun en son temps ; se levant parfois à l'arrivée d'une dame. Il a recommandé le bien et a dit l'une des plus belles phrases jamais dites à leur sujet : « *Le paradis est sous les pieds des mères* ». Jusqu'à son veuvage, il s'est contenté d'une seule et unique épouse : Khadidja, sa première femme, au souvenir de laquelle il est toujours demeuré fidèle. J'aime à citer le poète français Alphonse de Lamartine, qui, en 1854, a affirmé : « *Si la grandeur du but, la petitesse des moyens et l'immensité des résultats étaient les trois mesures du génie de l'homme, qui oserait comparer tout génie contemporain à Mahomet ?* ». Si Khadidja fut la première à croire en Mohammed, à le soutenir et l'encourager, Aïcha, elle, fut la dernière à recevoir son enseignement. Elle a voué sa vie à diffuser son message et pérenniser la

naissance de la première *oumma* musulmane. A l'occasion de la *Bataille du chameau*, elle a marché à la tête de milliers d'hommes. Cependant, ultérieurement, elle regretterait amèrement de s'y être impliquée, réalisant que l'on l'avait bernée et utilisée, profitant de son statut de *Mère des croyants* à des fins politiques. Suite à cela, elle s'est retirée, préférant une vie d'ascétisme et de dévotion.

. Lequel de vos « héros » vous a-t-il le plus fascinée ?

- Chacun m'a fascinée d'une certaine façon. Je me suis retrouvée en Elizabeth Vigée Lebrun. Portraitiste de la reine Marie-Antoinette, elle m'a rappelé ma vie de photographe de presse. L'Italienne Lucrece Borgia, fille de pape, m'a aidé à porter le deuil de mon époux. Le sien, qu'elle avait aimé passionnément, profondément et idéalement, a été tué sous ses yeux. L'incommensurabilité de son drame m'a bouleversée. Marie, la Française devenue reine de Pologne, et l'autre Marie, la Polonaise devenue reine de France, m'ont sidérée par la constance de l'amour qu'elles portaient à leurs époux respectifs. Et Saladin m'a permis de transcender l'aspect masculin dans ma personnalité. C'est que, avant ma naissance, mon père souhaitait un garçon. Si j'ai exercé un métier d'homme, et couvert des guerres, sans doute était-ce, inconsciemment, une manière de lui prouver mes capacités. La passion de Gertrude Bell pour votre région m'a rappelé mon attachement à celle-ci et ma première enfance. Quant à Aïcha, j'ai été stupéfaite par sa passion pour le Prophète et son dévouement à sa cause, par conséquent son influence décisive dans l'histoire. De plus, j'ai compati au drame de sa vie : sa stérilité.
